



**HAL**  
open science

## Le Salon de José-Maria de Heredia, entre deux générations de poètes

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Le Salon de José-Maria de Heredia, entre deux générations de poètes. Marie de Laubier. Marie de Régner. Muse et poète de la Belle Époque, catalogue de l'exposition de la bibliothèque de l'Arsenal, 13 février-23 mai 2004, Bibliothèque Nationale de France, pp.46-49, 2004, 9782717722703. hal-04009219

**HAL Id: hal-04009219**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04009219>**

Submitted on 1 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le Salon de José-Maria de Heredia, entre deux générations de poètes

De même que *Les Trophées* servirent de lien entre le Parnasse et le symbolisme, José-Maria de Heredia réunit dans son salon les deux générations de poètes. Sa place dans la vie littéraire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fut très importante. En 1873, il s'installa au numéro 14 de la rue de Berri, où il commença ses réceptions. En 1885, il loua un appartement spacieux, situé au numéro 11 bis de la rue Balzac : chaque samedi, de 15 heures à 19 heures, artistes, écrivains, journalistes, hommes politiques et diplomates s'y retrouvaient. La période de gloire du salon, entre la publication triomphale des *Trophées* en 1893 et la recrudescence de l'affaire Dreyfus en 1898, favorisa la vocation littéraire de la seconde fille du poète, Marie de Heredia. Lorsqu'il devint administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, le 2 février 1901, Heredia reprit ses réceptions le dimanche, pendant deux ans, rue de Sully.

### *L'héritier de Leconte de Lisle et le rival de Mallarmé*

À la fin des années 1870, Leconte de Lisle avait cessé d'accueillir les Parnassiens chaque samedi, comme il en avait pris l'habitude depuis le milieu des années 1860. Dans son salon, Heredia voulut perpétuer l'idéal poétique du maître. De plus, il commençait à songer à l'Académie française. Sully Prudhomme y avait été élu en 1881, Coppée en 1884, Leconte de Lisle en 1886. Heredia devait l'être en 1894, dès sa première candidature. Son salon lui permit de nouer des contacts utiles et de faire connaître ses sonnets, dispersés depuis 1862 dans des revues, notamment dans les trois séries du *Parnasse contemporain* en 1866, 1871 et 1876. Deux lettres de Sully Prudhomme à Heredia conservées à l'Institut de France révèlent que l'auteur des *Trophées* recueillit son œuvre en vue d'entrer à l'Académie et qu'il attendit le moment le plus favorable à sa candidature pour la publier<sup>1</sup>. Son salon facilita la transmission principalement orale de ses poèmes avant 1893. Ses hôtes étaient souvent surpris et charmés par sa conversation familière et abondante, qui contrastait avec sa poésie héroïque, enclose dans le cadre étroit du sonnet : les discussions mondaines constituaient la contrepartie d'un style fondé sur la rareté et la densité. Heredia cherchait à s'allier les jeunes poètes, qui, de leur côté, espéraient se lancer dans le monde littéraire grâce à son patronage. *Les Trophées* retenaient leur attention en raison d'affinités avec le symbolisme et le décadentisme. Par exemple, le sonnet « Jason et Médée », dédié à Gustave Moreau, auteur d'un tableau sur le même sujet, souligne la parenté du recueil avec un symbolisme pictural caractérisé par l'évocation d'une mythologie trouble et mystérieuse, par la surcharge décorative et par le goût pour les matières précieuses.

Le salon de Heredia était fréquenté par de nombreux Parnassiens, comme Sully Prudhomme, Léon Dierx, Georges Lafenestre et Henri Cazalis, et par des compagnons de route du Parnasse, comme André Lemoyne, André Theuriet, André de Guerne, Jean Aicard et Léon Barracand. Leconte de Lisle venait rarement lorsqu'il y avait affluence ; ami de la famille, il était reçu à d'autres moments. Son influence sur les réunions hebdomadaires n'en était pas moins forte, comme le rappelait son buste dans le cabinet de travail de Heredia à l'Arsenal. Devant les jeunes poètes, le disciple de Leconte de Lisle vantait le respect des formes poétiques traditionnelles, qualifiait le vers libre de « poésie invertébrée », jugeait la musique comme un art inférieur parce qu'il est informulé et que l'on peut lui donner l'expression que l'on veut. Il défendait et illustrait la poésie parnassienne en récitant ses

---

<sup>1</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5690, f<sup>o</sup> 284-285.

nouveaux sonnets et en commentant les poèmes que les débutants lui soumettaient. « On étudiait, au microscope, les moindres facettes d'une locution ou d'un mot ; on pesait chaque adjectif ; on faisait luire un vers comme un dague », explique Robert de La Sizeranne<sup>2</sup>. Heredia enseignait l'art de ciseler les vers, mais il ne niait pas le charme vaporeux de la poésie symboliste. Il établissait même un rapport entre la théorie de l'instrumentation de René Ghil, qui consistait à rechercher des correspondances objectives entre la sonorité des mots et leur sens, et l'opinion de Gautier sur la valeur poétique des noms propres<sup>3</sup>. Moins intransigeant que Leconte de Lisle, il restait toutefois fidèle aux mêmes principes, comme l'observe Fernand Gregh<sup>4</sup> :

Il avait trouvé le moyen, grâce à sa bonne humeur qui n'excluait pas la finesse, de rester au mieux avec certains symbolistes qui exécraient le vers régulier et dont lui ne pouvait supporter les bizarres élucubrations. [...] Heredia accueillait les hommes ; mais pour les idées, il a toujours conservé son cerveau lucide de Latin parmi les folies d'une époque.

Heredia accueillait les amis de Mallarmé comme ceux de Coppée. Son salon bénéficia de sa position centrale dans les lettres. Les futurs gendres du poète, Henri de Régnier et Pierre Louÿs, furent les principaux intermédiaires entre la jeunesse symboliste et lui. Les samedis furent fréquentés par Paul Valéry, Camille Mauclair, André Gide, Francis Vielé-Griffin, André-Ferdinand Hérold, Pierre Quillard, André Fontainas, Fernand Gregh, Bernard Lazare et Robert de Montesquiou. Jean Moréas, Émile Verhaeren et Albert Mockel assistèrent à quelques réceptions. Albert Samain allait même plus souvent chez Heredia que chez Mallarmé et Charles Guérin abandonna le salon de la rue de Rome pour celui de la rue Balzac. Heredia concurrençait alors Mallarmé, qui semble n'être jamais venu chez lui, alors que l'inverse se produisit. À l'occasion du centenaire de la naissance de son père, Gérard d'Houville écrivit<sup>5</sup> :

Les samedis de la rue Balzac eurent autant d'importance pour cette génération de poètes et aussi de romanciers que les mardis de la rue de Rome. Mallarmé, comme Heredia, voulait la perfection, et tous deux partaient de ce même principe, de tout exprimer en un resserrement définitif de la pensée, du verbe et de l'image. Mallarmé fut plus musical. Heredia plus rythmique.

Heredia pouvait représenter par conséquent un modèle poétique rival de celui de Mallarmé. Or les deux hommes ne disposaient pas des mêmes moyens pour étendre leur influence. Selon Camille Mauclair, le salon de la rue Balzac était six fois plus grand que la salle à manger de la rue de Rome, capable d'accueillir tout au plus une dizaine de personnes<sup>6</sup>. Mallarmé était ainsi conforté dans son choix d'un enseignement initiatique, alors que Heredia invitait convivialement de nombreux débutants. Il y eut entre les deux salons la même différence qu'entre le salon de Leconte de Lisle et les réunions chez Alphonse Lemerre à l'époque parnassienne : l'un assura la cohésion théorique du groupe, l'autre renforça ses liens

---

<sup>2</sup> Fidus [Robert de La Sizeranne], « Silhouettes contemporaines : M. Louis Bertrand », *Revue des deux mondes*, 15 juin 1921, p. 801.

<sup>3</sup> Henry Bordeaux, « Le souvenir de José-Maria de Heredia », *Épisodes de la vie littéraire*, Plon, 1934, p. 256-257.

<sup>4</sup> Fernand Gregh, « José-Maria de Heredia, poète magnifique », *Candide*, 29 octobre 1925, p. 3.

<sup>5</sup> Gérard d'Houville, « José Maria de Heredia (1842-1942). Portrait-souvenirs », Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 15112 (12).

<sup>6</sup> Camille Mauclair, « Le salon de José-Maria de Heredia », *Servitude et grandeur littéraires*, Ollendorff, 1922, p. 89.

socio-culturels. Alfred Poizat rappela qu'à la mort de Mallarmé, les jeunes poètes se tournèrent naturellement vers Heredia comme vers un second maître, mais que la fermeture du salon à cause de l'affaire Dreyfus, de problèmes de santé et de difficultés financières fut à l'origine de l'éclatement du groupe symboliste<sup>7</sup> :

Tant que le salon de Heredia était resté ouvert, la présence des symbolistes y attestait que leur école adhérait à l'humanisme et reconnaissait la légitimité du vers classique régulier, se réservant seulement d'ajouter à ces moyens de la technique ancienne d'autres moyens plus larges.

« *Un conquistador d'âmes* »

Dans une lettre inédite du 6 avril 1894, où il se souvient de sa première rencontre, intimidante, avec le poète, Anatole Le Braz qualifie Heredia de « conquistador d'âmes<sup>8</sup> ». L'éloquence du poète éblouissait les débutants, tandis que sa franchise bienveillante les encourageait : ils lui savaient gré de l'envie qu'il leur donnait d'être eux-mêmes. Pour que sa simplicité parût charmante, il fallait aussi qu'il cultivât sa grandeur. Fier de son nom « exotique et sonore<sup>9</sup> », il se donnait les manières élégantes et cordiales d'un hidalgo. Il rappelait, en trichant un peu, qu'il avait eu pour ancêtres un grand-maître de l'ordre de Malte, Juan Fernandez de Heredia, et le fondateur de Carthagène des Indes, Don Pedro de Heredia, dont Claudius Popelin fit un portrait sur email en 1868, en s'inspirant des traits du poète. Celui-ci était conscient de jouer le personnage du conquistador espagnol dans la société littéraire parisienne de la fin du siècle. Simone Szertics analysa ce « mythe de Heredia<sup>10</sup> ». Gérard d'Houville l'illustra dans son roman *Le Séducteur* en 1914 : l'enfance cubaine de Heredia et sa personnalité conquérante ont influencé fortement la conception du personnage principal, Panchito.

Le succès des *Trophées* en 1893, l'élection à l'Académie en 1894, la reconnaissance du tsar pour l'auteur du *Salut à l'Empereur* en 1896 grandirent le prestige de Heredia. Il conseillait habilement les jeunes écrivains et les recommandait auprès des éditeurs et des directeurs de revues. Il mit en contact Paul Hervieu et Alphonse Lemerre, Albert Samain et Ferdinand Brunetière. Sa fonction de directeur littéraire du *Journal* à partir de 1896 renforça son influence ; il contribua notamment à lancer la carrière de Claude Farrère.

Dans les articles qu'ils lui consacrèrent, dans les dédicaces qu'ils lui firent de leurs livres et dont le catalogue de vente de sa bibliothèque donne un large aperçu, les jeunes littérateurs témoignèrent leur reconnaissance à Heredia. Dans une lettre inédite de mai 1891, où il le remercie de ses propos à son égard dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, Bernard Lazare se fait l'écho de l'opinion de la jeunesse, qui considérait le poète des *Trophées* presque comme l'égal de Mallarmé<sup>11</sup> :

Aucun de ceux qui vinrent chez vous ne pourra oublier la façon exquise dont vous l'avez reçu, ni le fraternel intérêt que vous avez eu pour ses œuvres, ni ces nobles conseils pour lesquels vous avez su si

---

<sup>7</sup> Alfred Poizat, « José-Maria de Heredia », *Le Correspondant*, 10 décembre 1923, p. 887.

<sup>8</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5688, f° 122.

<sup>9</sup> Formule de Théophile Gautier, rapportée par Jules Lemaitre dans « José-Maria de Heredia », *Les Contemporains*, 2<sup>e</sup> série, Lecène-Oudin, 1886, p. 50.

<sup>10</sup> Simone Szertics, « Le mythe de Heredia », *L'Héritage espagnol de José-Maria de Heredia*, Klincksieck, 1975, p. 35-51.

<sup>11</sup> Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5688, f° 119.

souvent faire abstraction de vos théories et de vos idées, pour entrer, vous aussi, dans notre peau.

De notre temps, la bienveillance est si rare, qu'on est tout consolé et joyeux de la trouver chez un des plus hauts artistes que je sache. Vous savez d'ailleurs toute l'admiration que nous avons pour vos si beaux, si admirables vers, qui sont en nos mémoires, et d'autant nous est inestimablement précieuse votre sympathie.

Avec celle de Mallarmé, votre interview restera la plus purement esthétique de toutes celles que nous avons ouïes, et combien vous avez eu raison d'affirmer que tout ce que vous y proférez, vous l'aviez déjà dit loyalement aux intéressés.

### « Trois princesses abencérages »

« Temple tabagique<sup>12</sup> », toujours envahi de fumée et de jeunes poètes, le cabinet de travail de Heredia était le pendant de son salon où, dans une atmosphère plus feutrée, sa femme et ses trois filles offraient le thé aux hôtes de marque, aux amis proches et à quelques privilégiés. La beauté de la maîtresse de maison et de ses filles, dont les peintres Émile Lévy, Jules Breton et Giuseppe De Nittis ont fait le portrait, fascinait les invités de Heredia. Pour Léo Larguier, sensible à leur charme hispanique auquel se mêlait une touche d'exotisme plus lointain, Hélène, Marie et Louise « ressemblaient à trois princesses abencérages, à trois infantes royales, autour du poète pareil à un conquistador exilé<sup>13</sup> ». Léon Barracand se rappelle que, dans le bureau du poète, rue de Berri, une glace sans tain, recouverte d'un voile de mousseline, permettait d'apercevoir, comme à travers une brume, les évolutions mondaines du salon des femmes<sup>14</sup>. Henry Bordeaux regrettait de n'avoir pas osé pénétrer dans ce paradis que Heredia lui entrouvrit un jour<sup>15</sup>, tandis qu'André Gide a raconté qu'il préférait se tenir à l'autre bout du fumoir, comme dans une nuée olympienne destinée à le protéger du regard de ces femmes<sup>16</sup>.

L'*Album amicorum* de M<sup>me</sup> de Heredia, dans lequel les Parnassiens et les poètes néo-classiques sont plus nombreux que les symbolistes, reflète probablement la fréquentation de son propre salon. Le mariage des filles du poète avec de jeunes écrivains de renom témoigne de l'attrait qu'elles exerçaient dans les réceptions du samedi. La liaison qui s'opéra ainsi entre le salon et le cabinet de travail fut favorisée par la vocation littéraire de Marie, qui devint très tôt la Muse de la rue Balzac. Leconte de Lisle fut séduit par l'exquise juvénilité de ses premiers essais ; Jules Lemaitre s'émerveille, dans un petit poème qu'il lui adresse, de cette « Parnassienne ingénue », dont les vers retouchés par son père furent publiés anonymement dans la *Revue des deux mondes*, grâce à la complicité de Ferdinand Brunetière<sup>17</sup>.

### À l'Arsenal

<sup>12</sup> Antoine Albalat, « Les samedis d'Heredia », *Souvenirs de la vie littéraire*, Crès, 1924, p. 42.

<sup>13</sup> Léo Larguier, « Une visite à José-Maria de Heredia », *Avant le déluge*, Grasset, 1928, p. 89.

<sup>14</sup> Léon Barracand, « Souvenirs des lettres », *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> mars 1914, p. 186.

<sup>15</sup> Henry Bordeaux, *op. cit.*, p. 258.

<sup>16</sup> Gide, *Si le grain ne meurt* (1924), I<sup>e</sup> partie, chap. X, dans *Souvenirs et voyages*, éd. Pierre Masson, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 2001, p. 254.

<sup>17</sup> \*\*\* [Marie de Heredia], « Poésies », *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> février 1894 ; 15 février et 15 juin 1895 ; 15 décembre 1896 ; 1<sup>er</sup> février 1899 ; 15 décembre 1900 ; 15 janvier 1902 ; 15 janvier 1903 ; 1<sup>er</sup> janvier 1905 ; 15 mai 1907.

Lorsqu'il fut nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, Heredia reprit la tradition instaurée par Charles Nodier et recommença ses réceptions, mais elles n'eurent pas l'éclat de celles de la rue Balzac. L'affaire Dreyfus et l'adhésion du poète à la Ligue de la Patrie française avaient éloigné plusieurs écrivains de son salon ; ses filles s'étaient mariées ; sa santé s'était dégradée. Son cabinet de travail, au premier étage de la bibliothèque, était séparé de son appartement, au second ; cette nouvelle disposition ne facilitait plus l'heureuse union de poésie et de mondanité qui faisait le charme des samedis. Heredia donna surtout à l'Arsenal des « consultations de poésie<sup>18</sup> ». Un changement de fréquentation intervint : les poètes traditionnels étaient désormais les plus nombreux. À partir de 1903, Heredia cessa définitivement de recevoir. Il se promena le dimanche matin en compagnie de débutants.

Jusqu'à sa mort en 1905, le poète « bibliophile et bibliothécaire », comme l'appelle Gabriel Hanotaux<sup>19</sup>, fit beaucoup pour l'Arsenal : il entreprit la rénovation intérieure et extérieure du bâtiment, restitua dans toute leur splendeur les salons du XVIII<sup>e</sup> siècle, veilla au confort des lecteurs, enrichit les collections et projeta de créer un musée du Livre pour mettre en valeur les merveilles de la bibliothèque.

La veuve du poète reçut ses amis plusieurs années encore dans son appartement de la rue du Pré-aux-Clercs, sans pouvoir ranimer le foyer intellectuel de la rue Balzac. Dernier grand salon littéraire et politique du XIX<sup>e</sup> siècle, le salon de Heredia, en rassemblant deux générations de poètes, sut donner à la plus jeune d'entre elles « le sentiment d'y vivre en familiarité avec la gloire, l'aristocratie et la beauté<sup>20</sup> ».

Yann MORTELETTE

---

<sup>18</sup> Formule rapportée par Antoine Albalat, *op. cit.*, p. 64.

<sup>19</sup> Gabriel Hanotaux, « Heredia bibliophile et bibliothécaire », dans *Catalogue de livres modernes et de livres anciens provenant de la bibliothèque de feu M. José-Maria de Heredia*, Henri Leclerc, 1906, p. V-XII.

<sup>20</sup> Alfred Poizat, art. cit., p. 880.